

La Montagne, 31 octobre 2013

[Limousin](#) > [Creuse](#) > [Aulon](#) 31/10/13 - 06h00

Entre la Creuse et Jacques Bloch, la protection fut mutuelle et le souvenir est toujours vivace



Jacques Bloch fait à cette occasion le déplacement chaque année en Creuse. Ici, sur la stèle du Docteur Bridot, à Aulon. - Berche Sylvie

La saison 5 de la série « Un village français » est actuellement diffusée sur France 3 autour de l'histoire du Maquis. Jacques Bloch, Résistant creusois, se souvient.

Fidèlement, chaque année, Jacques Bloch participe au Rallye de la Résistance, passant entre autres par Aulon. C'est là que nous l'avons rencontré, avant la cérémonie commémorative de Combeauvert. Là encore qu'il se souvient. De son enfance, de la guerre, du maquis. De son père d'abord, professeur de philosophie et prisonnier de guerre libéré comme d'autres soldats pour avoir participé à la guerre de 14-18 avant d'être révoqué du Corps enseignant par le régime de Vichy.

« Un autocollant collé sur mon lit avec dessus, une petite étoile jaune »

La famille Bloch s'installe alors en banlieue sud, avant d'acheter une petite maison en Touraine. Un soir de 1942, avertis par le garde champêtre de la venue imminente des

gendarmes d'Azat-le-Rideau, ils partent pour passer en zone libre... Jusqu'en Creuse, au Bourg-d'Hem, où un cousin, l'historien Marc Bloch, s'était installé dans les années 1930, présentant le drame qui se préparait.

La famille est alors logée à Genouillac et Jacques, scolarisé en terminale au lycée Pierre-Bourdan de Guéret. « Dans l'ensemble, nous avons été assez bien accueillis, mais un jour, je trouve un autocollant collé sur mon lit avec dessus, une petite étoile jaune. Identifiant le responsable de ce geste, j'ai moi-même collé à son lit une petite croix gammée. Cette histoire sans parole s'est arrêtée là ».

Premiers pas
dans la Résistance

L'époque est marquée par la pénurie, son certificat de Baccalauréat est imprimé au dos d'un document interne à l'Éducation nationale. Cette période était aussi celle de « la traque des oisifs », Jacques Bloch travaille alors officiellement chez un négociant agricole à Genouillac. Le jeune bachelier cherche à avoir des contacts avec la Résistance par l'intermédiaire notamment de son cousin, Marc Bloch, déjà bien engagé. Sous le commandement du colonel François Fossey, il intègre la Première compagnie franche.

Les circonstances ont décidé autrement des envies du jeune homme qui voulait entamer des études de médecine car dans le Maquis, on ne devait avoir aucun document. « La discipline était un facteur de survie », rappelle le Résistant qui a pris le Maquis dans la région de Bourganeuf, autour de Saint-Pierre Bellevue, avec une fausse carte d'identité. « Notre chef a constitué un premier maquis, dissous par les GMR », explique Jacques Bloch, d'abord dans les sapinières du Docteur Desplat, avec son autorisation. À cause d'un gardien un peu trop curieux, ils devront s'éloigner vers le Compeix pour y rester six mois, avec « les draps collés par la résine gelée, dans des baraques en planches de sapin. On a eu très froid », se souvient-il.

Le jeune Résistant sera chargé des parachutages. Toutes les nuits, avec de vieux phares alimentés par des batteries, il fallait appeler tous les avions : « On se sentait un peu exposés. Le plus instruit des hommes présents, j'étais le petit chef. Nous étions bien implantés dans la population et prévenions les paysans afin qu'ils viennent chercher les cargaisons et les dégager. »

« On partait pour une opération dont on ne connaissait pas la teneur »

Parachutés, des armements légers, fusils mitrailleurs et grenades, plastique, argent, lance-roquettes, pistolets, étaient ensuite répartis par les responsables de ces opérations. Les avions étaient pilotés par des Alliés, Anglais ou Américains. Gérard Grand était responsable de l'organisation de l'opération Bergamote.

« On a appris le Débarquement et recruté des jeunes. Il fallait effectuer une multiplication du Maquis. Dans la nuit du 6 au 7 juin 1944, on nous a avertis que l'on partait pour une opération dont on ne connaissait pas la teneur. Des cars nous ont déposés à l'hôpital de Guéret. Nous sommes allés à l'Hôtel Auclair, siège de la Feldgendarmerie. Les Allemands ont vu que quelque chose se préparait... ».

Dénoncé et déporté à Buchenwald

Dissimulé derrière un arbre près de l'hôpital, Jacques Bloch reçoit alors une balle de mitraillette dans le bras : « Je n'ai pas su d'où ça venait. Le deuxième ou troisième jour d'hospitalisation, j'étais amputé. Je me préparais à quitter l'hôpital, lorsque la porte de ma chambre s'est ouverte sur un officier Allemand. » Le directeur de l'hôpital révélera plus tard à Jacques Bloch qu'il a été dénoncé par un milicien.

En fin d'après-midi, Jacques est détenu dans l'actuelle caserne des Augustins, dans une réserve à charbon. « J'ai été conduit dans les étages, où j'ai tenté de jouer ma carte de prisonnier de guerre devant l'officier allemand. Après un relevé d'identité, j'ai été remis en cellule, avant mon transfert à la Gestapo à Montluçon. Le lendemain après-midi, on nous a rassemblés dans une cour pleine de soldats allemands et demandé de rester dans un périmètre, entre quatre arbres. Un milicien, sans doute, nous a cravachés à tel point qu'un officier allemand l'a stoppé. Un convoi lourdement armé nous a ensuite conduits à la caserne Richemont, enfermés dans une cellule, avec des interrogatoires jour et nuit. »

Jacques Bloch sera ensuite déporté à Buchenwald, où il restera de septembre 1944 à mai 1945, après son évasion d'une colonne d'évacuation. « À la frontière tchécoslovaque, on s'est trouvé dans une petite ville où l'on a croisé un car allemand repeint en bleu blanc rouge. Puis, à Francfort, on s'est fait confisquer le camion ; avant l'arrivée à Paris. » Aujourd'hui, il vit à Paris mais revient chaque année pour le Rallye, en Creuse et se souvient, pour que personne n'oublie.

Sylvie Berche